



Alter

Revue de phénoménologie

19 | 2011

Le langage

« L'inconscient est structuré comme un langage »

Éléments pour une réception phénoménologique de la conception lacanienne du primat du signifiant

Philippe Cabestan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alter/1347>

DOI : 10.4000/alter.1347

ISSN : 2558-7927

Éditeur :

Association ALTER, Archives Husserl (CNRS-UMR 8547)

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 9-24

ISBN : 978-2-9522374-7-5

ISSN : 1249-8947

Référence électronique

Philippe Cabestan, « L'inconscient est structuré comme un langage », *Alter* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2020, consulté le 23 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alter/1347> ; DOI : 10.4000/alter.1347

**« L'INCONSCIENT EST STRUCTURÉ COMME UN LANGAGE »
ÉLÉMENTS POUR UNE RÉCEPTION PHÉNOMENOLOGIQUE
DE LA CONCEPTION LACANIENNE DU PRIMAT
DU SIGNIFIANT**

Philippe Cabestan

« On se souviendra que la discussion concernant la nécessité de l'avènement d'un nouveau langage dans la société communiste a réellement eu lieu, et que Staline, pour le soulagement de ceux qui faisaient confiance à sa philosophie, l'a tranchée en ces termes : le langage n'est pas une superstructure ».

J. Lacan, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1999, t. I, p. 493, note 6.

Si bien des colloques sont inutiles, il en est d'autres auxquels, cinquante ans après, on regrette encore de n'avoir pas assisté. Le 6^e colloque de Bonneval se tint du 30 octobre au 2 novembre 1960. L'inconscient freudien en était le thème. L'assistance se composait de psychiatres (Henri Ey, Georges Lantéri-Laura, Eugène Minkowski) ; de psychanalystes (Jean Laplanche, Serge Leclaire, Jean-Bertrand Pontalis pour la SFP et André Green, Conrad Stein pour la SPP) ; de philosophes (Alphonse De Waelhens, Jean Hyppolite, Henri Lefebvre, Maurice Merleau-Ponty, Paul Ricœur)¹. Mais une personnalité domina incontestablement les débats : celle de Jacques Lacan dont la conception linguistique de l'inconscient fut au centre des débats. Dans la biographie qu'elle lui a consacrée, Elisabeth Roudinesco évoque brièvement l'événement et rappelle qu'aux « partisans de la structure » s'opposèrent alors « les tenants d'un freudisme phénoménologique ». Ainsi, tandis que Serge Leclaire s'attachait à établir la pertinence de la thèse lacanienne à partir du cas clinique de « l'homme à la licorne », Jean Laplanche distinguait entre les « repré-

¹. Il va de soi que nous ne pouvons citer ici tous les noms des participants. On consultera à ce propos l'ouvrage d'E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, Fayard, 1994, t. 2, p. 317 et sq.

sentations de chose » qui ressortissent à l'inconscient et les « représentations de mot » qui relèvent du système préconscient-conscient, et soutenait que l'inconscient est la condition du langage. Pour Roudinesco, Lacan remporta à cette occasion « une belle victoire ». L'affirmation est sans doute discutable². En tout cas, cette victoire, si victoire il y eut, ne fut pas du goût de l'organisateur du colloque, Henri Ey, qui jugea sévèrement la conduite de Lacan — dont la participation aurait contribué à « faire de ce symposium un cirque »³ — mais qui n'en publia pas moins les actes quelque six ans plus tard⁴.

Si Ey avait proposé à Lacan de participer en prenant simplement part au débat⁵, ce dernier lui envoya pour les actes un texte intitulé : « Position de l'inconscient », texte programmatique, « fort différent de la parole originelle », selon Roudinesco⁶. En effet, Lacan en profite pour dire ce qu'il n'avait pas pu vraiment dire alors, et pour s'expliquer sur sa doctrine de l'inconscient. Il rappelle ainsi sa conception linguistique de l'inconscient, dont la paternité reviendrait, nous dit-il, à Freud : « Accorder cette priorité au signifiant sur le sujet, c'est, pour nous, tenir compte de l'expérience que Freud nous a ouverte, que le signifiant joue et gagne, si nous pouvons dire, avant que le sujet s'en avise, au point que dans le jeu du *Witz*, du mot d'esprit, par exemple, il surprenne le sujet. Par son flash, ce qu'il éclaire, c'est la division du sujet avec lui-même ». Ainsi le sujet est-il sujet de l'inconscient, c'est-à-dire sujet du signifiant, et « le registre du signifiant s'institue de ce qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant »⁷.

Comme nous allons essayer de le montrer, cette conception de l'inconscient et du primat du signifiant a été, c'est le moins que l'on puisse dire, très diversement reçue du côté des phénoménologues. Nous pensons à Merleau-Ponty, à Ricœur, à De Waelhens mais aussi, même s'ils n'en étaient pas, à Michel Henry. Pour ce qui concerne Merleau-Ponty, on sait que Lacan, alors qu'il espérait une reconnaissance philosophique, fut déçu par l'attitude de l'auteur de la *Phénoménologie de la perception*⁸. En dépit de son intérêt avéré pour la

2. E. Roudinesco, *Jacques Lacan*, Paris, Fayard, 1993, p. 335. Jugement tempéré dans son *Histoire de la psychanalyse en France*, t. 2, p. 319.

3. R. Jaccard, *Histoire de la psychanalyse* (1982), Paris, Le livre de Poche, 1987, t. 2, p. 85. E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, t. 2, p. 318.

4. H. Ey (ed.), *L'inconscient*, 6^e colloque de Bonneval, Paris, Desclée de Brouwer, 1966.

5. E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, op. cit., t. 2, p. 318. Le texte de Lacan, « Position de l'inconscient », est repris dans les *Ecrits*, op. cit., t. 2, p. 309 et sq.

6. E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, op. cit., t. 2, p. 324.

7. J. Lacan, *Ecrits*, op. cit., t. 2, p. 320.

8. Merleau-Ponty avait été, semble-t-il, plus « bienveillant » — l'adjectif est de Lacan — lors d'une discussion qui suivit une conférence de ce dernier devant la Société française de philosophie en février 1957. Cependant, Merleau-Ponty y exprimait déjà une certaine réserve vis-à-vis de la conception lacanienne du langage lorsqu'il demandait à Lacan si « Freud a

psychanalyse, Merleau-Ponty reconnut éprouver « un malaise à voir la catégorie du langage prendre toute la place ». C'est alors, si l'on en croit François Dosse, du côté de Ricœur que Lacan aurait reporté ses espoirs de consécration philosophique au point de le accompagner en voiture à Paris et de l'inviter à suivre son séminaire — ce que fit Ricœur consciencieusement un an et demi durant, bien que, comme il le confia à ses proches, le sens même des propos de Lacan lui échappât⁹. Toutefois, le malentendu, si l'on peut dire, entre Lacan et Ricœur se dissipa relativement rapidement. De fait, lors de ce colloque 6^e colloque, Ricœur exposa par avance les grandes lignes de sa lecture de Freud, qu'il développera cinq ans plus tard, en 1965, dans *De l'interprétation*, et qui tournait résolument le dos à une interprétation strictement linguistique de l'inconscient¹⁰. En revanche, Jacques Lacan trouva en De Waelhens un auditeur (potentiellement) bien plus favorablement disposé à son égard, comme en témoigne, douze plus tard, en 1972, la publication par De Waelhens d'un ouvrage qui connut en son temps un grand succès et intitulé simplement : *La Psychose*. Sous-titré : *Essai d'interprétation analytique et existentielle*, cet ouvrage est pour une large part dominé par les thèses de Lacan dont De Waelhens qualifie l'œuvre de « magistrale »¹¹.

Est-ce à dire que la réinterprétation linguistique de l'inconscient freudien permettrait de réconcilier phénoménologie et psychanalyse ? Telle est l'hypothèse que nous voudrions ici examiner, en étudiant la manière dont les phénoménologues contemporains, Henry, De Waelhens, Merleau-Ponty et Ricœur, ont *de fait* accueilli la conception lacanienne de l'inconscient, que l'on résume bien souvent à l'aide d'une formule : « L'inconscient est structuré comme un langage ».

1. La thèse lacanienne du primat du signifiant

Il va de soi que cette thèse n'est pas une thèse parmi d'autres. Tout au contraire, on peut soutenir qu'elle se tient au cœur de l'interprétation lacanienne de l'œuvre de Freud. Dans son *Introduction à la lecture de Lacan*, publié en 1985, soit quatre ans après sa mort, Joël Dor déclare : « Une des préoccupations constantes de Lacan est bien d'avoir œuvré à la restauration de l'originalité freudienne de l'expérience de l'inconscient sous la bannière d'une hypothèse aussi audacieuse que : *l'inconscient est structuré comme un langage*. On peut

vraiment vu le langage, la parole, la fonction philosophique de la parole comme vous la voyez ? », M. Merleau-Ponty, *Parcours deux*, Lagrasse Verdier, 2000, p. 213.

⁹. F. Dosse, *Paul Ricœur. Les sens d'une vie*, Paris, La Découverte, 2001, p. 326.

¹⁰. *Ibid.*, p. 323-324

¹¹. A. De Waelhens, *La Psychose. Essai d'interprétation analytique et existentielle*, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1972.

même tenir cette hypothèse comme la plus fondamentale à toute l'élaboration théorique lacanienne »¹². Lorsqu'elle est exposée en 1960, alors que Lacan est dans sa soixantième année, elle est loin d'être une nouveauté pour les fidèles du séminaire dont les premières séances remontent à 1951. C'est en effet au début des années cinquante que Lacan en vient à rompre avec la conception — soit biologisante soit psychologisante — de l'inconscient comme réservoir de pulsions refoulées dont le moi devrait parvenir à triompher, pour lui opposer l'idée, comme il l'écrit en 1956, que « les pulsions se structurent en termes de langage »¹³.

D'une manière très générale, le langage marque pour Lacan le passage de la nature à la culture. Ainsi dans sa conférence de 1957, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », Lacan distingue l'intersubjectivité animale, dont témoignent les ruses, les pièges ou les leurres auxquels recourent certains animaux pour satisfaire leurs besoins, de l'intersubjectivité humaine qui est liée à l'apparition du langage et de la vérité, et dont la condition est une instance tierce, baptisée l'Autre (avec un A majuscule). Cet Autre, rigoureusement impersonnel et anonyme, inhumain mais condition de l'humanité de l'être humain, qui n'est pas plus le Dieu transcendant des religions du Livre que l'autre de la relation intersubjective (désigné par un a minuscule), est pendant un certain temps explicitement rapproché par Lacan de l'Être au sens de Heidegger — dont Lacan a traduit en 1956 l'article *Logos*¹⁴. En 1957, l'Autre est défini comme « le lieu de la convention signifiante », et l'inconscient est ce discours qui trouve en l'Autre sa condition de possibilité. Aussi est-il souvent défini comme « le discours de l'Autre avec un grand A »¹⁵.

Comme on le sait, dans son élaboration de sa conception de l'inconscient, Lacan s'appuie sur le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (1857-1913). Il en retient notamment que la langue est une structure, c'est-à-dire une totalité synchronique dont les éléments sont gouvernés par des lois internes¹⁶. Il lui emprunte

¹². J. Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris, Denoël, 2002, p. 17.

¹³. *Ibid.*, p. 19.

¹⁴. Traduction publiée en 1956 dans *La Psychanalyse*, 1, 1956, p. 52-79 ; M. Heidegger, « Logos », *Essais et conférences*, trad. fr. A. Préau, Paris, Gallimard, 1958. E. Roudinesco, *Jacques Lacan*, p. 635-637. Pour Roudinesco, la théorie du signifiant s'est élaborée en deux temps. « Entre 1949 et 1956, Elle repose sur une lecture des textes de Saussure consacrés au signe linguistique et de ceux de Claude Lévi-Strauss consacrés à la fonction symbolique, le tout inscrit dans une problématique heideggérienne de la vérité ontologique ; en un deuxième temps, de 1956 à 1961, Lacan s'appuie sur les thèses avancées par Roman Jakobson (1896-1984) à propos des axes du langage pour donner un statut logique à la théorie du signifiant. Il abandonne alors la référence à l'ontologie heideggérienne », E. Roudinesco, *Dictionnaire de la psychanalyse*, p. 984.

¹⁵. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), *Écrits*, op. cit., t. 1, p. 522.

¹⁶. J. Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, op. cit., p. 41.

également la notion de signe et l'idée que le signe linguistique unit non pas une chose à un nom mais un concept, le signifié, à une image acoustique, le signifiant. Cependant, Lacan modifie cette conception et pour ainsi dire l'inverse : alors que Saussure place le signifié sur le signifiant dont il est séparé par une barre dite de signification, Lacan place le signifié sous le signifiant auquel il attribue une fonction primordiale. En outre, Lacan insiste sur l'autonomie du signifiant par rapport au signifié, ce dont témoignent, sur le plan clinique, les langages délirants et les glossolalies psychopathologiques qui supposent une déliaison ou « déchaînement du signifiant »¹⁷. Enfin, à partir de l'expérience analytique, Lacan pense pouvoir montrer que c'est le signifiant qui gouverne dans le discours du sujet et qui, par suite, gouverne le sujet lui-même. En 1956, au cours de son séminaire consacré aux psychoses, Lacan déclare : « D'habitude, c'est toujours le signifié que nous mettons au premier plan de notre analyse, parce que c'est assurément ce qu'il y a de plus séduisant, et c'est ce qui au premier abord paraît être la dimension propre de l'investigation symbolique de la psychanalyse. Mais à méconnaître le rôle médiateur primordial du signifiant, à méconnaître que c'est le signifiant qui est en réalité l'élément-guide, non seulement nous déséquilibrons la compréhension originelle des phénomènes névrotiques, l'interprétation des rêves elle-même, mais nous nous rendons absolument incapables de comprendre ce qui se passe dans les psychoses »¹⁸.

C'est peut-être à partir du rêve en tant que formation de l'inconscient et, plus précisément encore, à partir du travail du rêve, que la thèse du primat du signifiant se laisse le mieux exposer. Dans *L'Interprétation des rêves*, Freud dégage deux mécanismes fondamentaux : la condensation (*Verdichtung*) et le déplacement (*Verschiebung*), qu'il définit comme « les deux grandes opérations auxquelles nous devons essentiellement la forme de nos rêves »¹⁹. Par exemple, dans le fameux rêve de l'injection faite à Irma, Freud découvre qu'Irma apparaît dans une série de situations où chacun des gestes qu'elle accomplit renvoie à des personnes différentes : « Irma représente toutes ces personnes sacrifiées au cours du travail de condensation ». De son côté, le déplacement concerne la valeur ou intensité psychique des éléments du rêve, qui peut glisser d'un élément primordial à un élément secondaire. Ce qui conduit l'interprète à privilégier dans le rêve ce qui semble totalement inessentiel au rêveur. Or, déclare Lacan, prolongeant à ce propos les travaux de Roman Jakobson (1896-1982) sur l'aphasie, « ce que Freud appelle la condensation c'est ce

¹⁷. *Ibid.*, p. 37. La glossolalie est l'aptitude à inventer et à parler un langage nouveau, strictement incompréhensible pour tous, excepté pour celui qui le parle.

¹⁸. *Ibid.*, p. 53.

¹⁹. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, trad. fr. I. Meyerson, Paris, PUF, 1987, p. 266.

qu'on appelle en rhétorique la métaphore, ce qu'il appelle le déplacement, c'est la métonymie »²⁰.

En effet, la métaphore consiste à désigner quelque chose au moyen du nom d'une autre chose. Par exemple, lorsque, selon une légende tenace, Freud assimile, à l'occasion de son voyage aux Etats-Unis, la psychanalyse à la peste, il substitue au signifiant « psychanalyse » le signifiant « peste » dont le signifié est désormais, selon Lacan, *et* le signifiant psychanalyse *et* le concept de psychanalyse. On peut donc établir une analogie entre la métaphore en tant que substitution signifiante et le travail de condensation qui, dans le rêve de l'injection faite à Irma, substitue le signifiant Irma aux signifiants des autres personnes. On peut établir de même une analogie entre la métonymie et le déplacement. Soient des métonymies comme « une voile à l'horizon », « boire un verre » ou « avoir un divan ». Dans ces différents cas, un processus de transfert de dénomination, fondé sur la contiguïté (causale, spatiale, temporelle, etc.) permet de désigner un objet au moyen d'un terme autre que celui qui lui est propre habituellement. La métonymie réalise donc à sa manière une substitution signifiante que l'on retrouve dans le rêve. À ceci près que le rapport de contiguïté entre les signifiants est dans ce dernier cas moins évident et doit être établi au cours de l'analyse par le parcours de la chaîne associative qui conduit d'un signifiant à l'autre. De même, en tant que formation de l'inconscient, la construction du mot d'esprit ainsi que celle du symptôme peuvent être à leur tour décrites comme processus métaphorique ou métaphoro-métonymique²¹.

Que l'inconscient soit structuré comme un langage, c'est ce que permet d'établir l'interprétation lacanienne du phallus qu'on se gardera de confondre avec cette partie de l'anatomie que l'on nomme le pénis. Le phallus, en tant que signifiant primordial du désir et objet imaginaire, est en effet au cœur de la triangulation œdipienne dont Lacan propose une relecture également linguistique. De ce point de vue, le complexe d'Œdipe se décompose en trois moments distincts, dont le premier est dominé par le désir de l'enfant pour sa mère et, par suite, par le désir du désir de la mère. Aussi l'enfant se constitue-t-il lui-même comme phallus maternel, c'est-à-dire comme objet du désir de la mère. Le deuxième moment est marqué par la rencontre de la loi du père dont l'interdiction frustre l'enfant de sa mère et prive la mère de l'objet de son désir. Le père est alors investi d'une signification nouvelle. Supposé détenir l'objet du désir de la mère, il est désormais élevé à la dignité du père symbolique qui a le phallus

²⁰ J. Lacan, *Séminaire livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 251. R. Jakobson, « Two aspects of language and two types of aphasia disturbances », *Fundamentals of Language*, La Haye, Mouton, 1956. P.-L. Assoun, *Lacan*, Paris, PUF, collection Que sais-je ?, p. 42. J. Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, op. cit., p. 54.

²¹ J. Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, op. cit., p. 59.

tandis que l'enfant doit accepter — telle est la signification du complexe de castration — non seulement de ne pas être le phallus mais encore de ne pas l'avoir. Le troisième moment, enfin, correspond à l'abandon par l'enfant de la problématique de l'être : être ou ne pas être le phallus maternel, au profit de la problématique de l'avoir : avoir ou ne pas avoir le phallus que le père est supposé avoir.

Nous pouvons alors comprendre les notions de refoulement originaire et de métaphore paternelle qui renvoient au même processus dont l'échec, sous l'espèce de la forclusion du signifiant paternel, serait au principe de la psychose. En effet, qu'est-ce que le refoulement originaire ? Rien d'autre, selon Lacan, qu'une métaphorisation ou substitution d'un signifiant à un autre qui coïncide avec l'accès de l'enfant au symbolique²². En d'autres termes, le refoulement originaire est refoulement du signifiant phallique ou signifiant du désir de la mère, qui devient donc inconscient et auquel se substitue un autre signifiant le Nom-du-Père, c'est-à-dire le père dont le nom, conformément à sa fonction symbolique, incarne la loi en déterminant les objets incestueux. Ce signifiant, selon la logique de la substitution signifiante, a pour signifié et le signifiant phallique et son signifié ou objet du désir de la mère. Ainsi, comme l'écrit Dor, « en "nommant le Père", l'enfant continue en réalité à nommer toujours l'objet fondamental de son désir. Mais il le nomme maintenant métaphoriquement puisqu'il lui est devenu inconscient »²³. Corrélativement, le désir est condamné à s'engager dans la voie de la métonymie, c'est-à-dire à poursuivre, selon la chaîne des signifiants du discours, des objets substitutifs qui sont à l'objet perdu comme la partie par rapport au tout.

Nous commençons ainsi à comprendre en quel sens, pour Lacan, l'inconscient est structuré comme un langage. La formule, cela va de soi, ne signifie pas que la structure de l'inconscient est le langage et que la psychanalyse doit devenir un prolongement de la linguistique. Du reste, Lacan a souvent précisé, afin de maintenir l'écart, qu'il ne faisait pas à proprement parler de la linguistique mais de linguisterie. La formule — Ricœur lui-même le souligne — doit donc être prise au pied de la lettre : l'inconscient est structuré *comme* un langage²⁴. Autrement dit, Lacan entend décrire les processus inconscients à partir de certains concepts empruntés à la linguistique moderne, à commencer par celui de signifiant, tout en s'en démarquant. Ainsi, contrairement à Saussure, Lacan affirme le primat du signifiant et, en particulier du signifiant phallique, en fonction duquel s'opèrent différentes substitutions signifiantes que désignent les figures de la métaphore et de la métonymie.

²². J. Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, op. cit., p. 116.

²³. *Ibid.*, p. 120.

²⁴. P. Ricœur, *De l'interprétation*, Paris, Seuil, 1965, p. 425.

II. Henry, Ricœur, De Waelhens, Merleau-Ponty

Quel accueil la phénoménologie peut-elle réserver à cette conception de l'inconscient ? D'un côté, on devine que le débat avec la phénoménologie s'annonce plus que difficile et risque fort de tourner court, s'il est vrai que la phénoménologie, obstinément et depuis sa naissance, oppose à toute forme de *linguistic turn* — qu'il soit inspiré ou non de la philosophie analytique est secondaire — « une ouverture prélangagière au monde »²⁵. Mais d'un autre côté, on peut se demander si la conception phénoménologique du sens — en tant qu'elle embrasse à la fois les champs du linguistique et du prélinguistique — n'offre pas la possibilité d'un dialogue avec l'interprétation linguistique de l'inconscient freudien. Il nous semble que les positions de Henry d'une part, de Ricœur d'autre part, et de De Waelhens et Merleau-Ponty enfin, illustrent tout à la fois le refus comme la tentation du dialogue avec Lacan.

a. Michel Henry, dans sa *Généalogie de la psychanalyse* (1985), dénonce « la contamination ou la dénaturation de la psychanalyse par la linguistique »²⁶. Rappelant la différence de nature, établie dès les *Recherches logiques* par Husserl, entre la conscience intuitive et la conscience qui parle, qui est une conscience vide, Henry souligne l'équivoque de l'interprétation psychanalytique du rêve, du lapsus ou du symptôme auxquels est attribué un sens, sans qu'on sache s'il s'agit ou non d'une signification idéale comme celle du langage. La confusion devient évidente lorsque Freud assimile le rêve qui, d'un point de vue strictement phénoménologique relève de l'imagination, donc d'une conscience intuitive, à un récit, c'est-à-dire à un texte, à « un ensemble de signification qui sont constitutives du langage et relèvent de la pensée *stricto sensu*, à savoir d'une conscience qui vise son objet à vide »²⁷. Or, selon Henry, cette confusion est au principe d'une conception profondément erronée de l'inconscient qui précisément triomphe dans l'œuvre de Lacan, et qui découle du fait que la vie imaginaire étant par elle-même dépourvue de signification, la signification qui lui est attribuée est alors tenue pour inconsciente. Par exemple, écrit Henry, si un enfant forme l'image de sa mère, il ne forme pas pour autant la signification « avoir besoin de sa mère » et encore moins « avoir envie de coucher avec elle ». Dès lors la signification « coucher avec sa mère et tuer son père » attribuée à l'image relèvera de l'inconscient et, ajoute Henry, « on va pouvoir déclarer sans rire que la structure de l'inconscient est celle d'un langage ». Ce qui est évidemment le comble de l'absurde pour Henry

²⁵. C. Romano, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard, 2010, p. 134-135, p. 828.

²⁶. M. Henry, *Généalogie de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1985, p. 356.

²⁷. *Ibid.*

qui cherche l'inconscient du côté non pas de la *Sinngebung* mais, tout à l'opposé, de la vie invisible qui, comme la rose d'Angelus Silesius, n'a pas de sens — ou alors en un sens bien différent — et qui est antérieure à toute ek-stase²⁸.

b. La sévérité avec laquelle Henry accueille la conception lacanienne de l'inconscient est, semble-t-il, relativement isolée. Il suffit de lire De Waelhens ou Ricœur pour s'en convaincre. Dans *De l'interprétation* (1965), Ricœur ne consacre qu'une petite dizaine de pages à Lacan et à sa thèse : « l'inconscient est structuré comme un langage »²⁹ — ce qui explique peut-être la manière peu amène avec laquelle Lacan accueille cette lecture à bien des égards magistrale de Freud. Ricœur note tout d'abord une certaine proximité entre Lacan, d'une part, et Merleau-Ponty et De Waelhens, d'autre part : « Lorsque ceux-ci [Merleau-Ponty et De Waelhens] conçoivent le langage comme une instauration de sens plus primitive que toute énonciation expresse, ne disent-ils pas la même chose que les tenants de la conception linguistique de l'inconscient ? » De son côté, sans rejeter cette conception linguistique de l'inconscient mais sans non plus totalement y souscrire, Ricœur s'emploie à en relativiser l'importance, au nom de la métapsychologie freudienne en tant qu'elle conjugue les points de vue topique, dynamique et économique. Aussi écrit-il : « L'interprétation linguistique ne constitue pas une alternative à l'explication économique ; elle soustrait seulement cette dernière à la réification, en montrant que les mécanismes justifiables de l'économique ne sont accessibles que dans leur rapport à l'herméneutique : dire que le refoulement est "métaphore", ce n'est pas remplacer l'hypothèse économique, mais la doubler d'une interprétation linguistique et ainsi la rattacher à l'univers du sens sans l'y réduire »³⁰. En d'autres termes, la conception linguistique de l'inconscient est insuffisante et ne saurait se substituer à l'hypothèse économique, c'est-à-dire l'interprétation des phénomènes psychiques en termes d'énergie et de quantité d'énergie, qui constitue, aux yeux de Ricœur, tout l'intérêt de l'archéologie freudienne du sujet³¹.

En outre, dire que l'inconscient est structuré comme un langage, n'est-ce pas précisément un abus de langage ? S'appuyant à son tour sur Benveniste, Ricœur souligne que la relation analytique engendre des événements de parole à partir desquels vient au jour un *autre* discours, un *autre* langage « qui a ses règles, ses symboles et sa syntaxe propre et qui renvoie aux structures profondes du psychisme ». Mais cet autre discours est-il en toute rigueur un langage ? relève-t-il de ce que les linguistes, à commencer par Saussure, appellent

²⁸. *Ibid.*, p. 359.

²⁹. P. Ricœur, *De l'interprétation, op. cit.*, p. 415.

³⁰. *Ibid.*, p. 416.

³¹. *Ibid.*, p. 461.

une langue³² ? Rien n'est moins sûr. De fait, il n'est pas possible de faire coïncider les lois de cet autre discours avec les lois de la linguistique. Soit le cas de la dénégation (*Die Verneinung*), auquel Freud a consacré un petit essai en 1925, et qui a fait l'objet d'une interprétation par Lacan dans son séminaire, en 1954, à la suite d'un commentaire de Hyppolite³³, Ricœur souligne pour sa part le fossé qui sépare la négation dont l'énoncé se réfère à une première affirmation et qui est un phénomène linguistique, et la dénégation qui serait selon Freud une manière de lever (*Aufheben*) le refoulement sans pourtant que soit accepté le refoulé, et qui en tant que tel est irréductible à un pur phénomène linguistique³⁴. Dans le même esprit, Ricœur rappelle que si la pulsion est un concept limite, à cheval sur la *psyché* et le *soma*, la présentation (*Repräsentanz*) psychique de la pulsion est pour Freud dépourvue de caractère linguistique même si elle a un sens : « C'est, écrit le phénoménologue, un facteur signifiant mais non encore linguistique ». Et lorsqu'on se place au niveau de la représentation proprement dite (*Vorstellung*), il s'agit alors — nous retrouvons la distinction mobilisée par Laplanche au colloque de Bonneval — d'une « représentation de chose » et non d'une « représentation de mot »³⁵. Dans une perspective analogue, Ricœur remarque que les déplacements et les condensations qui sont à l'œuvre dans le symbolisme de l'inconscient, « opèrent au niveau de l'image et non au niveau de l'articulation phonématique ou sémantique »³⁶. Ainsi, pour Ricœur, il y a bien au cœur de l'inconscient un pouvoir signifiant mais ce pouvoir signifiant s'inscrit en deçà du langage. Et Ricœur en conclut contre Lacan : « Ce n'est pas sans raison que Freud ne prend pas en considération le langage lorsqu'il traite de l'inconscient et réserve son rôle au préconscient et au conscient »³⁷.

c. Des phénoménologues contemporains, De Waelhens est sans doute le plus proche de Lacan. En 1958, déjà, deux ans donc avant le colloque de Bonneval, ses « Réflexions sur les rapports de la phénoménologie et de la psychanalyse » manifestent un intérêt certain pour

³². Saussure distingue dans le langage la langue et la parole. La langue est « un ensemble de conventions adoptées par un corps social pour permettre l'exercice du langage chez les individus », tandis que la parole « est l'opération même des sujets parlants », P. Ricœur, *Lectures* 2, « Structure et herméneutique », Paris, Seuil, 1992, p. 353.

³³. J. Lacan, *Écrits I*, op. cit., p. 366 et sq.

³⁴. P. Ricœur, *De l'interprétation*, op. cit., p. 332, p. 417. Ricœur montre également l'irréductibilité du point de vue économique à propos de la métaphore et de la barre que Lacan place entre le signifiant et le signifié, qui est censée à la fois séparer le système conscient du système inconscient, conformément à l'exigence du refoulement en tant que force d'exclusion, et établir un rapport linguistique entre signifiant et signifié. P. Ricœur, *De l'interprétation*, p. 422.

³⁵. *Ibid.*, p. 418.

³⁶. *Ibid.*, p. 419.

³⁷. *Ibid.*, p. 418.

une interprétation linguistique du freudisme. Ainsi De Waelhens s'attache à montrer que phénoménologie et psychanalyse rompent l'identification du langage et de la parole proférée au profit d'une conception plus large selon laquelle l'homme *est* langage, c'est-à-dire que « qu'il fasse ou ne fasse point, et par cela seul qu'il est, il établit un sens »³⁸. Cependant, en 1958, De Waelhens conserve une incontestable distance critique vis-à-vis de la psychanalyse, et son point de vue relève encore explicitement de la phénoménologie existentielle. Quatorze ans plus tard, le ton est désormais tout autre. Dans son ouvrage consacré à la psychose, qui rencontra alors un vif succès, De Waelhens tient la conception lacanienne de la psychose pour le complément irremplaçable des premiers pas de Freud en ce domaine, et accorde à la forclusion du nom du père un crédit qui, de nos jours, ne laisse pas d'étonner³⁹. Réaffirmant le primat du signifiant sur le signifié, De Waelhens reprend à titre d'illustration le cas clinique de « l'homme à la licorne », exposé par Leclaire en 1960 au colloque de Bonneval, et fixe à l'investigation psychanalytique la mise au jour des signifiants-clés qui, pour chacun de nous, comme le chiffre romain V pour l'homme aux loups, élaborent et organisent l'inconscient⁴⁰.

Cet essai conserve néanmoins une incontestable distance critique. D'une part, De Waelhens demeure relativement fidèle à sa formation phénoménologique, et son ouvrage sur la psychose se veut également, comme le rappelle le sous-titre, un essai d'interprétation *existentielle* de l'inconscient et de la psychose. D'autre part, De Waelhens est sensible à certaines objections du linguiste Emile Benveniste (1902-1976) — même s'il ne partage pas totalement son point de vue — et s'interroge en particulier sur la nature du langage auquel se réfère l'affirmation : l'inconscient est structuré comme un langage. De quel langage s'agit-il en effet ? Autrement dit, « le langage du conscient et le langage de l'inconscient sont-ils, sans plus, une seul et même langage ? » Le chapitre VI de *La Psychose* est ainsi une réflexion sur le langage, qui prend précisément pour fil conducteur l'idée qu'il n'y a pas « sans plus un seul et même langage », et qu'il y a une spécificité du « langage » de l'inconscient — ce que De Waelhens reproche à Lacan d'ignorer⁴¹. À ce propos, De Waelhens rappelle que Freud caractérise le « langage » onirique par la possibilité pour un

³⁸. A. De Waelhens, « Réflexions sur les rapports de la phénoménologie et de la psychanalyse », *Existence et signification*, Louvain, Nauwelaerts, 1958, p. 193.

³⁹. A. De Waelhens, *La psychose. Essai d'interprétation analytique et existentielle*, Louvain, Nauwelaerts, 1972. De même, il est frappant de voir comment, dans une perspective implicitement lacanienne, L. Althusser « joue » avec son propre prénom lorsqu'il interprète la tragédie dont il fut à la fois l'agent et la victime : « Lui, c'était Louis, mon oncle, que ma mère aimait, pas moi ». L. Althusser, *L'Avenir dure longtemps*, Paris, STOCK/IMEC, 1992, p. 34.

⁴⁰. A. De Waelhens, *La psychose, op. cit.*, p. 79 et p. 80 note 14.

⁴¹. *Ibid.*, p. 171.

signifiant de signifier une chose et son contraire, ce qui permet au fondateur de la psychanalyse de rapprocher, en s'appuyant sur les travaux d'un linguiste contemporain, K. Abel, le langage du rêve des langues primitives⁴². Or, remarque De Waelhens en invoquant l'autorité de Benveniste⁴³, il n'est pas possible que dans une langue un mot puisse avoir une signification contradictoire, et les considérations étymologiques de K. Abel sont de pures spéculations. Ce qui ne signifie pas que le rêve soit totalement étranger au langage. Au contraire : les processus du rêve seraient proches du langage mais, en l'occurrence, du langage du mythe et de la poésie, qui n'est pas assujéti à la logique et à son principe de contradiction. Ainsi les processus oniriques seraient-ils — conformément à la distinction entre langage poétique et langage de la communication empruntée à Benveniste — radicalement différents du langage de la communication. La question devient alors quelle est exactement la nature de ce « langage » onirico-poétique et, par suite, du langage de l'inconscient.

De Waelhens tente de répondre à cette question en s'appuyant à plusieurs reprises sur un article publié en 1961 par Henri Maldiney⁴⁴. Ainsi distingue-t-il nettement entre le rêve *et* le récit du rêve, qui est une production du rêveur revenu à l'état de veille, l'intentionnalité du rêve *et* l'intentionnalité d'une narration. Mais dans une perspective nettement différente de celle de Henry puisqu'il en tire la conclusion à première vue déroutante : « En lui-même le rêve n'est même pas *signifiant* : il se déroule en effet, sous le régime de la confusion du signifiant et du signifié »⁴⁵. Le propos s'éclaire, toutefois, si on se souvient que cette confusion est, selon De Waelhens, l'un des cinq traits de la psychose et désigne les inventions verbales et les néologismes des psychotiques qui signeraient, en quelque sorte, leur non-accession à l'ordre symbolique, autrement dit, en termes lacaniens, l'échec de la métaphore paternelle⁴⁶. En outre, cette confusion du signifiant et du signifié doit être comprise rétrospectivement, à partir de l'interprétation du rêve, qui, selon Maldiney, dévoile un sens latent « rendu à l'émergence de sa fonction de signifiant à travers son statut de signifié »⁴⁷. En d'autres termes, c'est l'interprétation qui, après coup, permet de dissiper la confusion et d'introduire dans le rêve la distinction du signifiant et du signifié. Enfin, cette concep-

⁴² S. Freud, « Les sens opposés dans les mots primitifs », *Essais de psychanalyse appliquée*, trad. fr. M. Bonaparte et E. Marty, Paris, Gallimard, 1978, p. 59-67.

⁴³ A. De Waelhens, *La psychose*, op. cit., p. 171.

⁴⁴ H. Maldiney, « Comprendre », *Revue de métaphysique et de morale*, 1961, N° 1 et 2, p. 35 et sq. Article repris dans *Regard, parole, espace*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1994.

⁴⁵ A. De Waelhens, *La psychose*, op. cit., p. 180.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 134 et p. 136.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 182.

tion du rêve repose sur l'idée d'un *logos*, dont le règne ne saurait se confondre avec celui du savoir (et de la communication), l'idée donc d'un langage archéologique qui serait « langage archéologique du corps vécu et de la chaîne signifiante ». Entendons, il y aurait un langage enraciné dans la chair, plus originaire que celui, dérivé, qui cherche à énoncer des pensées, un discours au-delà du discours rationnel, langage premier où corps vécu et signifiants se confondent et où s'originent à la fois le sens et la parole⁴⁸.

d. Cette idée d'un langage originaire s'appuie, comme nous l'avons indiqué, sur les travaux de Benveniste et, plus particulièrement sur l'un de ses articles consacré à la psychanalyse, qui envisage le discours du patient comme le truchement d'un autre « langage » qui a ses règles, ses symboles et sa syntaxe propre, et qui renvoie aux structures profondes du psychisme⁴⁹. Mais il va de soi, même si De Waelhens s'y réfère rarement dans son ouvrage de 1972, que cette conception du langage rappelle irrésistiblement les travaux de Merleau-Ponty. Déjà, en 1958, De Waelhens faisait sienne les thèses de la *Phénoménologie de la perception* et la recherche merleau-pontienne des « premières ébauches du langage dans la gesticulation émotionnelle »⁵⁰. On pense également à la notion d'expression selon laquelle « toute perception, toute action qui la suppose, bref tout usage humain du corps est déjà expression primordiale — non pas ce travail dérivé qui substitue à l'exprimé des signes donnés par ailleurs avec leur sens et leur règle d'emploi, mais l'opération première qui d'abord constitue les signes en signes, fait habiter en eux l'exprimé par la seule éloquence de leur arrangement et de leur configuration » — notons au passage la remise en question du caractère conventionnel des premiers signes qui abritent *en eux* l'exprimé⁵¹.

Cependant, un certain embarras demeure dans la mesure où un irréductible fossé semble séparer cette conception d'un langage originaire et la conception lacanienne de l'inconscient. Car si, pour Lacan, la condition de l'inconscient est le langage — et non l'inverse, comme l'avait soutenu Jean Laplanche en 1960 —, est-il possible pour autant d'assimiler les chaînes signifiantes du psychanalyste au langage archéologique du corps vécu du phénoménologue ? Pour De Waelhens, la confusion du signifiant et du signifié comme du corps

⁴⁸. *Ibid.*, p. 188-189. Dans cette recherche archéologique, De Waelhens retrouve Ludwig Binswanger et sa notion de direction de sens (*Bedeutungsrichtung*) qui conjugue, mieux : qui confond direction (*Richtung*) et signification (*Bedeutung*)

⁴⁹. E. Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *La Psychanalyse*, N° 1, p. 3-16.

⁵⁰. M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, « Le corps comme expression et la parole », Paris, Gallimard, 1985, p. 219. A. De Waelhens, « La philosophie du langage selon M. Merleau-Ponty », *Existence et signification*, p. 133.

⁵¹. M. Merleau-Ponty, « Le langage indirect et les voix du silence », *Signes*, Paris, Gallimard, 160, p. 84.

vécu et du signifiant constitue ce langage originaire à partir duquel lui-même tente — sans succès, nous semble-t-il, comme en témoignent les propos relativement embarrassés du chapitre VI de *La psychose* — de retrouver, d'un point de vue « existentiel », la conception lacanienne du primat du signifiant. Merleau-Ponty, de son côté, comme on sait par Jean-Baptiste Pontalis qui fut chargé de la retranscription des débats lors du colloque de Bonneval, s'inquiétait de cette soudaine hégémonie du langage, à laquelle il opposait un symbolisme primordial qu'il situait, plutôt que dans le langage proprement dit, « dans une certaine articulation perceptive, dans un rapport entre le visible et l'invisible »⁵².

Cependant, Merleau-Ponty comble pour une part le fossé qui le sépare de Lacan dans sa « Préface à l'ouvrage du Docteur A. Hesnard » (1960). Certes, comme dans une précédente intervention (1957), il rejette ces « calembours dérisoires » sur lesquels s'appuie Freud dans ses interprétations, par exemple dans l'oubli du nom propre Signorelli, et qu'il reproche à Lacan de reconduire⁵³. Il écrit dans cette perspective : « On refusait, on refuserait toujours de mettre derrière le rêve, le mot d'esprit ou l'acte manqué ce pullulement d'associations du coq à l'âne ». Mais, tout de suite après, le même Merleau-Ponty déclare : « Ce qu'on a compris, c'est que des matrices symboliques, un langage de soi à soi, des systèmes d'équivalence montés par le passé réalisent dans un acte simple les groupements, les abréviations, les distorsions que l'analyse reconstitue de proche en proche. Or cela, Freud ne le dit nulle part dans ces termes ». Le propos n'est pas facile à interpréter et reste à notre connaissance « programmatif » ; mais on comprend tout de même que, à sa manière, Merleau-Ponty reconnaît dans le rêve la mise en œuvre d'une sorte de langage individuel, si on nous permet un tel oxymore, forgé à partir d'expériences personnelles passées, et qui trouverait son fondement dans un symbolisme primordial ou matrices symboliques, que l'on pourrait par exemple élucider à partir de la notion binswangérienne (et familière à Merleau-Ponty) de « directions de sens ».

Que retenir de ces quelques considérations ? Tout d'abord un effort manifeste de De Waelhens comme de Merleau-Ponty pour rejoindre à partir de l'idée d'un langage primordial une conception linguistique de l'inconscient fondé sur le primat du signifiant. Mais

⁵². Merleau-Ponty, *Parcours deux*, op. cit., p. 273-274. J. Lacan dans ses *Ecrits* reproche à J.-B. Pontalis d'avoir mal transcrit les propos de Merleau-Ponty. J. Lacan, *Ecrits*, t. 2, p. 313 ; E. Rou-dinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, op. cit., t.2, p. 324.

⁵³. Merleau-Ponty, « La psychanalyse et son enseignement », *Parcours deux*, op. cit., p. 212 ; « Préface à l'ouvrage de A. Hesnard, *L'Œuvre et l'esprit de Freud et son importance dans le monde moderne* », *Parcours deux*, p. 279. S. Freud, « L'oubli des noms propres », *Psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. fr. S. Jankélévitch, Paris, Payot poche, 1973, ch.I, p. 5 et sq.

cette tentative se heurte, nous semble-t-il, à d'importantes objections qui trouvent leur principe dans la manière très particulière dont Merleau-Ponty s'approprie la conception saussurienne du langage. En effet, c'est à cette dernière, *via* Claude Lévi-Strauss, que se réfère Lacan qui ignore, par suite, la question de l'origine du langage comme du prélinguistique. Aussi Lacan prend-il pour point de départ la distinction saussurienne du signifiant et du signifié, qu'il radicalise au point d'affirmer l'autonomie du signifiant⁵⁴. À l'opposé, les notions merleau-pontiennes de symbolisme primordial et d'expression suivent une direction rigoureusement inverse s'il est vrai que, comme nous l'avons vu, « l'opération première qui d'abord constitue les signes en signes, fait habiter en eux l'exprimé par la seule éloquence de leur arrangement et de leur configuration »⁵⁵. Enfin et d'une manière générale, le symbolisme primordial se tient, selon Merleau-Ponty, à la croisée du visible et de l'invisible, de telle sorte que l'ouverture à l'être n'est pas linguistique, au sens saussurien du terme, mais se confond avec la perception en tant que « lieu natal de la parole »⁵⁶.

Pour Lacan, toute véritable compréhension de phénomènes comme les rêves, les symptômes névrotiques ou la psychose exige la reconnaissance du primat du signifiant. D'une manière générale, nous avons vu que la phénoménologie, en dépit de sa « bonne volonté », ne parvient pas à faire sienne la conception lacanienne de l'inconscient freudien. À la différence de Henry, Ricœur accepte le principe d'une interprétation linguistique de l'inconscient freudien, il insiste cependant sur la nécessité de donner à l'adverbe « comme » de la définition lacanienne (« l'inconscient est structuré comme un langage ») un sens convenable⁵⁷, c'est-à-dire qui tienne compte du point de vue économique et des soubassements énergétiques de la vie psychique. Enfin, même si De Waelhens et Merleau-Ponty esquissent une forme de conciliation en cherchant du côté d'un *logos* primordial les racines du langage et de la pensée, il reste qu'un irréductible fossé demeure entre ce symbolisme originaire et la conception linguistique de l'inconscient. Ajoutons que l'on pourrait avec De Waelhens s'étonner de cette omnipotence du signifiant sur le « sujet » auquel Lacan,

⁵⁴. Dichotomie que Merleau-Ponty, semble-t-il, récuse au nom d'un enveloppement réciproque de la pensée et de la parole. F. Dastur, « Le corps de la parole », in Merleau-Ponty, *Notes de cours sur L'origine de la géométrie de Husserl*, R. Barbaras (éd.), Paris, PUF, 1998, p. 365.

⁵⁵. M. Merleau-Ponty, « Le langage indirect et les voix du silence », *Signes, op. cit.*, p. 84.

⁵⁶. M. Merleau-Ponty, *Parcours deux, op. cit.*, p. 274. Pour P. Ducros, la pensée merleau-pontienne de la perception « récuse la reconduction de l'Inconscient à l'ordre du langage », *Ontologie de la psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 94.

⁵⁷. *Ibid.*, p. 420.

fidèle en cela au déterminisme freudien, dénie toute liberté⁵⁸ ; et se demander, en outre, si cette conception d'un signifiant, qui exerce son primat indépendamment de toute cogitation⁵⁹, ne présuppose pas la réification ou hypostase dudit signifiant, c'est-à-dire sa transmutation en entité psychique dont le mode d'être (ou mode de subsistance) ne va nullement de soi d'un point de vue ontophénoménologique.

Et Sartre ? À l'époque du colloque de Bonneval, l'auteur de la *Critique de la raison dialectique* parcourait le monde⁶⁰. Toutefois et contre toute attente, Sartre est loin d'ignorer, au double sens du terme, la thèse de Lacan. Alors même qu'il a constamment refusé l'hypothèse d'un inconscient psychique auquel il oppose le concept de mauvaise foi dans *L'Être et le néant*, Sartre déclare au cours d'un entretien accordé en 1966 aux *Cahiers de philosophie* : « Pour moi, Lacan a clarifié l'inconscient »⁶¹. Quel sens donner à une telle déclaration ? Sartre nous offrirait-il les éléments d'une compréhension phénoménologique de l'interprétation linguistique de l'inconscient freudien ? Cette question fera l'objet d'un nouvel article.

⁵⁸. Dans un article posthume, tout en faisant à nouveau explicitement sienne la conception lacanienne de l'inconscient, De Waelhens tient toutefois à se démarquer de ce qu'il appelle « le lacanisme extrémiste » qui confère au signifiant une primauté « exorbitante » au point que le sujet serait « exhaustivement parlé par le jeu des mutations et permutations de la chaîne signifiante ». Or une telle conception est inacceptable aux yeux de De Waelhens car elle conduit à l'élimination du sujet lui-même et de sa liberté. Du reste, quelle pourrait bien être la finalité d'une analyse, s'il est vrai qu'il est illusoire de vouloir accroître les possibilités de choix du patient ? Aussi De Waelhens privilégie-t-il un Lacan « première manière », le Lacan des années cinquante et soixante, qui compare le rapport du sujet au signifiant à la position du joueur de bridge « qui dispose d'une marge de liberté, et donc diverses possibilités d'être, de gagner ou de perdre ». A. De Waelhens, « Hegel et Lacan », *Phénoménologie et analyse existentielle*, P. Jonckheere (éd.), Bruxelles, De Boeck Université, 1989, p. 131, p. 154 et p. 150 note 1.

⁵⁹. Dans « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », J. Lacan déclare : « Seule la psychanalyse est en mesure d'imposer à la pensée cette primauté [du signifiant] en démontrant que le signifiant se passe de toute cogitation, fût-ce des moins réflexives, pour exercer des regroupements non douteux dans les significations qui asservissent le sujet », *Écrits*, I, p. 465.

⁶⁰. A. Cohen-Solal, *Sartre (1905-1980)*, Paris, Gallimard, 1985, p. 668.

⁶¹. « Lacan a clarifié l'inconscient en tant que discours qui sépare à travers le langage ou, si l'on préfère, en tant que contre-finalité de la parole : des ensembles verbaux se structurent comme ensemble pratico-inerte à travers l'acte de parler ». J.-P. Sartre, « L'anthropologie », entretien avec les *Cahiers de philosophie* de 1966, *Situations IX*, Paris, Gallimard, 1972, p. 97.